

Jeudi 14 janvier 2016 21h

Dimanche 17 11h

Lundi 18 19h

Une jeunesse allemande

Vous propose : de Jean-Gabriel Périot – France – 14 octobre 2015
V.O.S.T. – 1h33

Le péril jeune

Avec *Une jeunesse allemande*, Jean-Gabriel Périot raconte comment les membres de la bande à Baader sont passés de la bataille des images à la lutte armée.

Ce sont des jeunes gens issus de la bonne société. Brillants, ils travaillent dans la presse ou l'édition, sont étudiants aux Beaux-Arts ou suivent les cours de la très sélective Académie du cinéma de Berlin. Tous, ils vont pourtant devenir « terroristes », entrant dans l'histoire sous le nom de « bande à Baader ». Voilà l'une des révélations du film passionnant de Jean-Gabriel Périot, *Une jeunesse allemande*. « Révélation » n'est peut-être pas le mot juste, car ces informations n'étaient pas cachées. Mais oubliées et, sans aucun doute en France, méconnues.

Pour son premier long métrage, à l'instar de ses courts, Jean-Gabriel Périot a puisé dans les images d'archives pour construire son film. Celles-ci sont nombreuses. Et pour cause. Parce qu'elle était rédactrice en chef d'un magazine à gauche, Ulrike Meinhof était régulièrement invitée dans des débats à la télévision. Quant à

Holger Meins, étudiant en cinéma, il a réalisé plusieurs films dans le cadre de son école, où apparaît notamment Gudrun Esslin et son physique à la Nico. Andreas Baader n'est certainement jamais loin, mais il n'est pas le plus présent à l'image. Horst Mahler l'est davantage. Avec son look d'homme d'affaires, il est l'avocat de tout ce petit groupe formant, en 1970, la Fraction armée rouge (Rote Armee Fraktion, ou RAF).

Toutefois, c'est incontestablement ce que le film montre de la période qui précède qui en fait le prix. Jean-Gabriel Périot a choisi de ne poser aucun commentaire sur les images afin que, de par leur seul ordonnancement, celles-ci restituent à ces garçons et à ces filles leur identité et leur histoire, et suggèrent que la RAF a une généalogie. Ce que l'appellation « terroristes », à laquelle ils sont réduits ordinairement, annihile, interdisant toute compréhension de ce qui s'est déroulé.

Ces jeunes gens sont portés par une colère due au passé nazi d'une bonne part de la génération qui les précède, et conséquemment par une exigence véhémement : celle d'une démocratie effective et égalitaire, qui est loin d'être en vigueur en Allemagne.

Il faut voir avec quelle maturité Ulrike Meinhof fait la démonstration, à partir de l'exemple d'un ouvrier dont les droits ont été bafoués par son patron puis par la justice, que « la conscience citoyenne n'est pas la bienvenue ». Une maturité qui l'aura abandonnée quand, quelques années plus tard, elle déclarera : « Chaque homme en uniforme est un porc. On ne discute pas avec eux, mais on a le droit de les tuer. »

C'est que cette « jeunesse allemande » se sera entre-temps heurtée à certaines limites. Celles fixées par l'État ouest-allemand d'abord, ultra-répressif face à une contestation empruntant des formes audacieuses et incontrôlées. Mais ces

étudiants en arts plastiques et en cinéma ont également surestimé ou méconnu le pouvoir des films qu'ils réalisent, butant sur leurs illusions. C'est à une réflexion essentielle sur la fonction du cinéma qu'invite aussi le film de Périot. Pour les membres de la future bande à Baader, celle-ci est claire : il faut « aider les ouvriers à trouver des repères », les films sont des « outils d'activisme » et, finalement, contribuent à l'élan révolutionnaire. Ils doivent constituer des modes d'emploi du soulèvement.

Le film d'Holger Meins sur la fabrication d'un cocktail Molotov en est l'illustration la plus flagrante. La foi dans les images, non exempte de naïveté, est indissociable de leur instrumentalisation. Il s'agit, à proprement parler, d'un aveuglement. Cet aveuglement a fait la force de cette jeunesse allemande autant qu'elle a participé à sa tragédie. L'apparition, à la fin du film, de Rainer Werner Fassbinder, ne fait que conforter cette impression. Car le réalisateur du *Droit du plus fort*, cinéaste d'une lucidité extrême, se méfiait, quant à lui, des images.

» Christophe Kantcheff

« Une jeunesse allemande. Jean-Gabriel Périot, 1h 33.

15 octobre 2015 » Politis » 25

Qui pense à la violence à l'œuvre dans l'Histoire – et qui n'y penserait pas aujourd'hui, dans un monde plus belliqueux que jamais ? – ne manque pas de grain à moudre. Assassinats politiques des dictatures, boucheries des guerres, abjection des génocides, barbarie du terrorisme, les motifs d'effarement, et partant de mise à distance, sont nombreux. Il est pourtant certains crimes, non moins monstrueux, mais moralement plus problématiques, plus affolants que d'autres. Ce sont ceux qui sont commis au nom d'idéaux que tout honnête homme pourrait partager : l'exigence de justice historique, d'équité sociale, d'égalité entre les hommes. Un tel cas est exemplairement incarné dans l'histoire contemporaine par la Fraction armée rouge (RAF pour Rote Armee Fraktion), alias la bande à Baader. C'est à ce groupe que s'intéresse le cinéaste Jean-Gabriel Périot, venu de l'univers des arts plastiques et du cinéma expérimental, qui signe aujourd'hui avec *Une jeunesse allemande* son premier long-métrage.

Voilà quinze ans que Périot traite dans ses courts-métrages de la violence politique, à partir de divers matériaux d'archives, en premier lieu les films. A l'instar de ses brillants aînés Yervant Gianikian et Angela Ricci Lucchi (auxquels le Centre Pompidou rend actuellement hommage), une religion gouverne son cinéma de montage : l'absence de voix off. La parole est donc, pour ainsi dire, aux images, et à la main qui, silencieusement, les assemble de manière à en tirer un récit, une émotion, une réflexion, une relecture de l'histoire. Le Monde Jacques Mandelbaum

Aucun commentaire dans ce documentaire. Discourir n'intéresse pas Jean-Gabriel Périot. Il préfère montrer : des actualités, des extraits d'émissions télé... A nous de nous interroger. De comprendre pourquoi, au coeur de la contestation générale des années 1960, certains jeunes Allemands ont sombré dans la révolte extrême, les attentats et le sang... Au départ, les membres de la Fraction Armée rouge, dite bande à Baader, sont des petits-bourgeois comme tant d'autres. Mais leurs parents ont accepté Hitler et ils ne s'en consolent pas. Ils rejettent, de toutes leurs forces, ce pays oublié et le capitalisme qui y règne, désormais, qu'ils jugent effroyable. Andreas Baader et Gudrun Ensslin sont étudiants, Horst Mahler, avocat. En tant que journaliste, Ulrike Marie Meinhof est invitée une ou deux fois dans des débats, style *Dossiers de l'écran*, mais ses tentatives pour expliquer son dégoût tournent court : nul ne l'écoute. Holger Meins, apprenti cinéaste, tourne, lui, mais le plus souvent sans les achever, des brûlots politiques dont la candeur désarme aujourd'hui... Ce sont ces documents passionnants — interviews, bouts de films —, retrouvés par Jean-Gabriel Périot, qui révèlent, peu à peu, le gouffre qui sépare la jeunesse de l'époque (mais cela a-t-il vraiment changé ?) d'une télévision au service du gouvernement et d'une presse ficelée par des financiers tout-puissants (en l'occurrence Axel Springer). C'est ce cheminement qui fait froid dans le dos : comment des révoltés, vite qualifiés de terroristes par le pouvoir, finissent par le devenir vraiment. A la surdité des uns répond le fanatisme des autres...



Deux cinéastes planent sur ce documentaire. Au tout début, Jean-Luc Godard, toujours facétieux et perfide, se demande, dans une interview de 1965, s'il sera seulement possible, pour les Allemands, de tourner à nouveau des images. A la fin, Rainer Werner Fassbinder lui répond par son sketch de *L'Allemagne en automne* (1977), dont on revoit un extrait : dans une scène magnifique, désespérée, il engueule sa mère pour ses opinions politiques et lui fait avouer sa crainte de la démocratie. Ce qu'il faudrait, dit-elle alors, c'est « *un pouvoir autoritaire bon, aimable et décent* ». En quelques secondes, Fassbinder prouve à Godard que l'on peut toujours faire du grand cinéma après l'horreur. Avant. Et même pendant. — Télérama Pierre Murat

Jean-Gabriel Périot

Son engouement pour les archives (visuelles et sonores) et l'histoire intervient lors un travail accompli au Centre Georges Pompidou à la fin de ses études. Il y découvre les possibilités qu'offrent les images d'archives, un matériau riche qui permet d'élaborer de nouveaux récits visuels.

Il a réalisé depuis 2002 une quinzaine de courts métrages en développant son propre style à partir d'archives filmiques et photographiques. Son travail s'intéresse aux rapports entre la violence et l'histoire. Il définit son métier de cinéaste comme un travail de recherche en cours en interrogeant notre monde et les rapports humains : "Je fais des films parce que je ne sais pas. Je cherche. Je tente d'y voir plus clair, en m'efforçant au moins de savoir comment énoncer des questions. C'est pour moi une manière d'ouvrir un espace de réflexion, contrairement à ce qui est de l'ordre du télévisuel ou du documentaire mainstream, forclos sur lui-même et indolore pour le spectateur".

Une jeunesse allemande, sorti en octobre 2015 est son premier long métrage.

Intéressé par les liens tenus et histoire, mémoire et images (fixes ou animées), son travail déconstruit l'archive officielle, bouscule la fabrication de l'histoire et interroge les enjeux mémoriels ou sociétaux.

Plusieurs de ses courts métrages ont été récompensés dans des festivals.

Prochaines séances :

Vers l'autre rive

Jeudi 14 janvier 18h30

Dimanche 17 janvier 19h00

Lundi 18 janvier 14h00

A LA MÉMOIRE DU ROCK

François Reichenbach Documentaire – 11'

Synopsis : La jeunesse des années 60, déchaînée par le rock, au cours des premiers grands concerts donnés en France en 1961 où l'on reconnaît Eddy Mitchell, Vince Taylor et Johnny Hallyday.